

SOCIÉTÉ

Aldo Naouri contre la tyrannie des mères





« J'accuse. »
Le spécialiste des relations intrafamiliales plaide pour le retour de l'autorité paternelle au sein du foyer.

KHANH RENAUD/SQUARE POUR LE POINT

Explosif. Dans un livre (publié chez Odile Jacob), le pédiatre dresse un portrait noir de la famille. La faute aux mères.

PAR EMILIE LANEZ

Le père ? « Un porte-sperme réduit au statut de colifichet ». Les enfants ? « Hissés au sommet de la pyramide familiale, ils ont été l'objet d'un véritable culte, jalousement préservés de la moindre frustration. » Leur sont « octroyés tous les droits, sans que leur ait été imposé le moindre devoir ». Aldo Naouri, le célèbre pédiatre, broie du gris très très foncé. La famille est foutue. Les mères ont pris le pouvoir. Ivres de leurs enfants, elles se sont débarrassées des empêcheurs d'y goûter pleinement,

les pères. Pour parvenir à accomplir totalement cette démission masculine, les femmes ont obtenu le soutien de toute la société. Autorité parentale conjointe, congé de paternité, partage des tâches, tout ce dispositif législatif moderne serait une aberration nuisible, émasculant plus encore les pères, gonflant d'orgueil ces femmes, « auxquelles la permanente disponibilité sexuelle n'assigne aucune limite ». Résultat, selon l'auteur : « Nos sociétés occidentales ont retiré leur soutien à l'instance paternelle pour voir le patriarcat annihilé avec l'installation d'une forme de matriarcat dégoulinant d'amour qui a obéré plus qu'on ne l'imagine la maturation des enfants. » Vous l'aurez compris, le charmant réactionnaire n'a pas choisi de ménager ses lecteurs, ni de s'attacher les bienveillances des critiques. On oublie presque que Naouri promet de nous parler des « belles-mères, beaux-pères, brus et gendres ». Oh, il le fait pourtant, juste assez pour clamer ainsi qu'il est urgent de redonner une place au père ■

« Je veux sortir les femmes du gouffre de la maternité »

Le Point : On se demande, en lisant votre livre, s'il vous est arrivé de rencontrer de bonnes mères ?

Aldo Naouri : Bien sûr que j'en ai rencontré. Ces mères « bonnes suffisamment » – pour reprendre en la formulant correctement l'expression fameuse de Winnicott – étaient des femmes qui avaient conscience que leur enfant n'était pas leur possession, qu'elles n'en avaient pas la

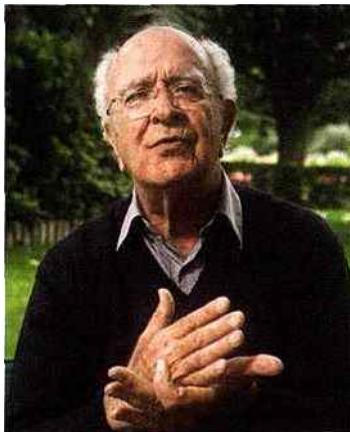
jouissance. Elles avaient conscience de l'avoir fait avec son père et qu'il était destiné à devenir lui-même, à distance de ses parents. J'ajouterais que ces mères étaient elles-mêmes les filles de mères qui avaient su ne pas les envahir pleinement. **A vous lire, « le patriarcat est annihilé, le matriarcat dégoulinant d'amour règne désormais. Expliquez-nous.**

« Mères, faites en sorte qu'au moins le type à côté de vous retrouve l'usage de sa parole... »

Le patriarcat a instauré le pouvoir du père en lui conférant une place prévalente au sein de la famille. Mais tout institutionnalisé qu'il ait été, ce pouvoir s'est toujours heurté à la puissance intrinsèque, naturelle et individuelle de toute mère. Le conflit qui a résulté de ces dispositions a été le garant de l'homéostasie qui est la condition par excellence de la vie. Or, sous prétexte d'introduire de la démocratie dans la cellule familiale, on a retiré au père tout soutien social. Son pouvoir a disparu et il a été invité à être une mère de substitution.

Où avez-vous vu que le père a été appelé à devenir une mère bis ?

Jel'ai vu tout au long de ma carrière, chez les « nouveaux pères », les « papas poules », et jusque dans la manière dont a évolué le Code de



la famille, par exemple. Ses prérogatives de chef de famille ont été rognées les unes après les autres. On lui a supprimé la dernière qui lui restait et qui le laissait être chef pour la résidence de la famille en 1972. On a installé la coparentalité.

Qui est une véritable injustice. Car l'ultime et très anodine prérogative qui lui restait compensait l'avantage énorme que la gestation permet à la mère d'avoir dans la relation à ses enfants. On l'a alors invité à « rattraper ses neufs mois de retard dans l'amour » en donnant le biberon, en changeant les couches, et en finissant par lui accorder un « congé de paternité » qui est une aberration totale. Ce n'est pas ainsi que se fabrique un père.

Et comment donc ?

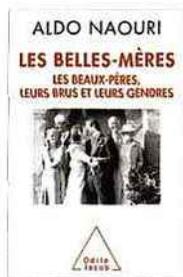
« Si vous voulez être un bon père votre vie entière, faites en sorte que votre vie entière la mère de vos enfants soit amoureuse de vous, ce n'est pas plus difficile que cela. » C'est ce que je réponds aux hommes qui me posent la question. Là on est père. Car le père n'est pas celui qui agit sur l'enfant, mais celui qui agit sur la mère pour lui rappeler qu'elle est femme, pour l'extraire du gouffre de la maternité dans lequel elle risque de long temps se complaire. En formulant les choses ainsi, je n'attends pas le moins du

Le sort de la bru

Extrait. Belle-mère/belle-fille, un conflit éternel... et stupéfiant.

« Sa mère, d'une part, ne se laisse pas impressionner par celui en qui elle voit le prétentieux auteur potentiel d'un rapt inadmissible. Elle entreprend de le circonvenir. Tout d'abord en l'amadouant. Puis, si elle n'y parvient pas, en le faisant désinvestir ou en l'annulant par les critiques minimes mais incessantes qu'elle ne manque pas de formuler à son endroit ou à celui de son entourage, en les enrobant d'un ton aussi mielleux que fielleux et en se prévalant de l'expérience et des moyens qu'elle donne pour apprécier les situations. Et voilà que, de plus, cette fille audacieuse et entreprenante découvre dans le dépit que son aventure ne se présente pas exactement comme elle l'avait imaginé. Dans sa petite enfance, elle a déjà investi un homme, son père, à qui elle a demandé de s'interposer entre sa mère et elle. Elle a toutefois dû s'effacer et nourrir même une culpabilité puisque son père était d'abord l'homme de sa mère et lui était interdit. Et voilà que cet homme sur lequel elle a fondé tous ses espoirs, cet homme qui n'a

aucun lien avec sa mère, cet homme qu'elle pensait donc totalement libre et qu'elle espérait faire totalement sien, voilà que cet homme a, lui aussi, une mère ! Pis encore : une mère qui l'investit autant qu'elle l'a été, elle-même, par sa propre mère. Que va-t-il rester de lui pour elle ? Surtout s'il a été aussi envahi qu'elle l'a été ? Elle ne peut décemment pas laisser la situation évoluer dans n'importe quel sens sans intervenir pour mettre les choses au point. Elle découvre alors en elle-même une arme dont elle n'a jamais imaginé qu'elle en était une et dont elle n'a pas plus cru qu'elle pourrait un jour lui servir : la haine muette accumulée contre sa mère. Cette haine, elle lui trouve enfin un déversoir. Désormais, elle peut s'en vider, s'en alléger, s'en débarrasser. Ce qui, bénéfique non négligeable, lui permet par surcroît de recouvrer une relation apaisée avec sa propre mère. Elle ne se prive alors pas de laisser jaillir cette haine contre sa belle-mère, à qui elle rend coup pour coup quand elle n'entreprend pas de l'assommer d'emblée et une fois pour toutes. On va voir si ladite dame développe à l'endroit de son chéri un amour aussi désintéressé qu'elle le prétend. On va voir ! L'ultimatum est lancé : il doit choisir clairement et au plus vite entre les deux. Si sa mère est vraiment aimante, elle s'écrasera et le champ sera libre. Si elle se permet de revenir à la charge, de répondre à la menace, d'insister ou même de vouloir négocier, il lui faudra savoir, ce chéri, que c'en est définitivement fait de leur couple tel qu'il comptait le vivre » ■



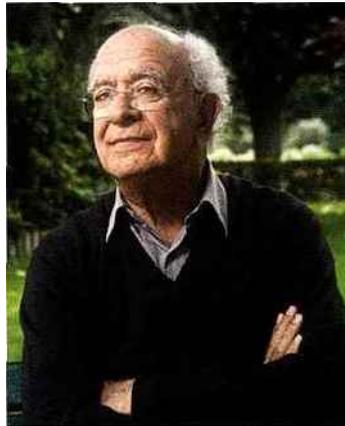
Aldo Naouri,
« Les belles-mères, les beaux-pères, leurs brus et leurs gendres » (Odile Jacob, 336 p., 22,90 €).

« Les femmes se laissent prendre au piège de la maternité au point d'en oublier leur féminité. »

monde à la dignité des femmes. Je ne suis pas le misogyne pour lequel on me fait passer. Je suis tout le contraire. Je trouve en effet regrettable, pour elles comme pour leurs enfants, que les femmes se laissent prendre au piège de la maternité au point d'en oublier leur féminité.

Vous êtes furieusement réactionnaire...

Quand je parlais aux mères de mes patients, qui me reprochaient de tout leur mettre sur le dos, je leur disais ceci : ce n'est pas de ma faute si c'est vous qui conduisez la voiture. Qu'a-t-on fait en vous flattant, en vous donnant toutes ces prérogatives ? On vous a dit de conduire à votre seule guise. Et, au motif de vous faciliter la tâche, on a bâillonné au ruban adhésif le pilote assis à votre côté, le père de vos enfants. Voilà pourquoi vous êtes dans cet état. Faites en sorte qu'au moins le type à côté de vous retrouve l'usage de sa parole... Ne m'apportez pas le symptôme de vos enfants. Cet enfant



ne réclame rien d'autre que les conditions de l'homéostasie. Le père et la mère lui sont nécessaires. Je ne dis pas qu'il faille laisser aux pères toutes les initiatives. Si on livre un enfant au pouvoir singulier du père, on le rend fou. Les dégâts sont les mêmes si on le laisse livré à la seule puissance de la mère. Avec cette nuance : l'interposition de la mère est naturelle et quasi automatique, celle du père doit être agréée par

la mère, et ce n'est pas si simple. **Comment les rôles devraient-ils se répartir entre les parents ?**

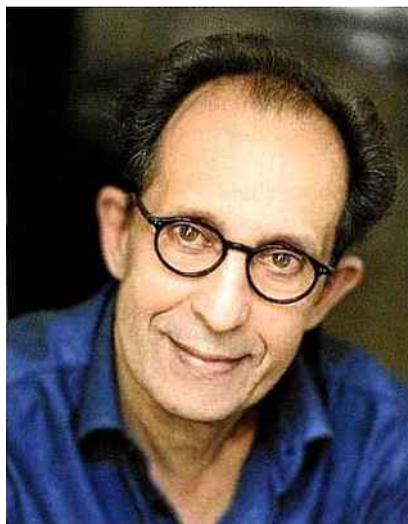
Le père s'est historiquement fabriqué lorsque, fonctionnant sur son seul intérêt, il a délibérément ignoré son enfant pour ne s'intéresser qu'à l'objet sexuel qu'était sa femme. Ce faisant, il a indirectement écarté l'enfant et la mère en mettant de la distance entre eux. La mère n'était plus toute pour son enfant. C'est ainsi que les choses se sont passées dans l'histoire de l'espèce, c'est ainsi qu'elles sont attendues dans la psyché, dans l'équilibre des forces. C'est ainsi qu'elles devraient se passer et qu'elles ne se passent plus.

En constatant l'absence de père, vous dénoncez la perte de l'autorité, de la verticalité.

Oui. On investit désormais le seul plaisir et, avec lui, l'instant et le court terme. On vit dans les dimensions féminines du temps. Tout dans la famille est mis au même niveau, et il n'y a plus de hiérarchisation, cela est ressenti dramatiquement par les enfants, même devenus grands.

Nos enfants ont des grands-parents, très présents. C'est bien du vertical cela, non ?

« Naouri constate que la société est devenue sans tabou, donc sans limite. » **Ali Magoudi***



Avec « Les belles-mères... », Aldo Naouri nous entraîne dans un texte dont il a le secret. A l'aide de cas cliniques rigoureusement agencés et de commentaires acérés, il provoque chez son lectorat une levée partielle de refoulement, cette dernière permettant à l'auteur de distiller certaines vérités autrement irrecevables. Fort de ses quarante ans de clinique, l'auteur est formel : le matriarcat est de retour, livrant l'enfant à la puissance aliénante de la mère. Cette interprétation ne porte pas sur les seuls individus, mais sur tout le corps social. Ce qui, même si elle est partagée par beaucoup, la rendra difficilement recevable. Naouri constate que la société est devenue sans tabou, donc sans limite. Que, pour « accélérer la lutte légitime contre les inégalités de droit, on a prétendu effacer deux différences

indispensables au bon fonctionnement du psychisme : la différence générationnelle et la différence sexuelle ». Naouri a-t-il raison ou se fourvoie-t-il dans la nostalgie du bon vieux temps ? Une chose est sûre. Pendant des millénaires, l'autorité s'est fondée sur un ordre patriarcal favorisant l'autoritarisme. Et le bébé a été jeté avec l'eau du bain. Au point qu'il n'est pas rare d'entendre : « La frustration fabrique des frustrés. » Sur quoi se fonde l'autorité ? Sur quoi se base la possibilité de dire non ? Toutes les nuances de la pensée, toutes les libertés chèrement acquises en démocratie n'y pourront rien. Les limites que la loi impose à chacun s'appuient sur l'arbitraire. Resterait à inventer un ordre patriarcal où l'arbitraire (celui du signe), vecteur de liberté, serait débarrassé de l'autoritarisme ■

* Psychanalyste et auteur de « Un sujet français » (Albin Michel).

Pas toujours. Parce que, dans la mesure où ils s'ennuient, ces grands-parents essaient souvent de devenir à nouveau parents... de leurs petits-enfants, bien sûr ! Ils devaient se borner à se rendre disponibles pour leurs enfants lorsque ceux-ci leur demandent de l'aide, les respecter et cesser de les infantiliser.

**Vous n'avez pas peur d'écrire
que le mariage devrait durer ?**

Je l'assume totalement. Depuis 1954, je vis avec mon épouse et lorsqu'on demande à celle-ci comment il se fait que nous n'ayons pas divorcé, elle répond que nous avons déjà divorcé deux cents fois.

Le patriarcat a instauré le pouvoir du père. Mais ce pouvoir s'est toujours heurté à la puissance intrinsèque, naturelle et individuelle de toute mère.

Et cela est vrai. Parce que, tout comme elle, je ne fais pas de la vie un accident dans le règne de la mort. Je fais de la mort une ponctuation dans le règne de la vie. Si bien que, quelles que soient les difficultés rencontrées dans ma vie conjugale, je me dois de les dépasser. Je prétends que ce que je construis dans ma génération portera ses fruits dans les générations suivantes. Si je dis en revanche qu'il n'y a que ma jouissance, mon plaisir qui compte, parce que la mort borne mon existence, qu'il n'y a que moi qui existe, alors je suis dans

l'instant, dans le féminin. Je consomme sans penser à ma responsabilité face aux générations suivantes. Ma défense du mariage et de sa durabilité n'est rien de moins à cet égard qu'une option écologique. Mais, de nos jours, cette vision des choses est extrêmement difficile à faire passer.

Et lorsqu'on ne s'aime plus ?

On dit le plus souvent que l'amour s'éteint parce que notre environnement privilégie la vision adolescente de l'amour et qu'on en est intoxiqué. Cette vision, certes exaltante, est indispensable à l'adolescence afin que, répondant à l'attractivité de son partenaire, on accepte de quitter le giron parental et surtout maternel. Une fois ses parents quittés, l'amour change complètement de nature et de composition. Il ne cesse pas pour autant. Rechercher à nouveau cet amour adolescent, c'est céder au désir de revenir au giron parental et à sa mère. Ce qui, aujourd'hui, est devenu de plus en plus courant.

Revenons au propos central

**de votre livre. Votre description des relations
entre brus et belles-mères n'est franchement
pas joyeuse...**

Je vous l'accorde. Mais c'est universel. J'ai retrouvé dans toutes les langues la tension qui caractérise la relation réciproque qu'entretiennent brus et belles-mères. C'est absolument stupéfiant, le pire étant selon moi l'idéogramme chinois qui, pour nommer la bru, dit « celle qui balaie ». Pourquoi cette tension ? On imagine que c'est parce qu'entre ces deux femmes il y a un homme, l'époux et le fils, objet dont elles se disputent l'amour. Mais cette

explication ne saurait suffire. Car entre gendre et beau-père il y a aussi une femme, et ça ne pose pas de problème. De fait, c'est qu'au moment où elle devient belle-mère de bru une femme change complètement. Elle qui était jusque-là dans la puissance, rétive à l'ordre du pouvoir, va se mettre à vouloir soutenir le pouvoir et à combattre la puissance. Elle change et trahit sa condition de femme, telle que la nature l'a mise en place. La belle-mère de bru devient une femme qui adhère à la culture. Et je rappelle que culture ne signifie pas ici une accumulation de savoirs, mais bel et bien la loi de l'espèce, ce mur de soutènement de tout ce qui découle comme loi et comme ordre dans l'univers. La belle-mère de bru comprend qu'elle doit soutenir son fils. Elle sait, par expérience personnelle, ce que sa bru peut faire et produire comme méfaits sur le pouvoir de son fils. Seulement pour que cette belle-mère ait une place dans la famille, il faudrait que le père en ait une, mais il n'en a plus.

Vous savez que ce que vous dites là, ce que vous venez de publier, fera hurler ?

Tous mes livres ont fait hurler. Rendez-moi justice, dans ce livre je prends nettement le parti des femmes dans leur lutte contre l'inégalité. Ce que je regrette dans cette histoire, c'est qu'on a cru pouvoir éradiquer les inégalités en effaçant la différence des sexes. Ce qui a amené les hommes à baisser les bras, à flancher et à démissionner sous la poussée de deux forces : les forces dites progressistes et le néolibéralisme. Les conséquences sont là.

Qui défendez-vous, alors ?

Je défends l'enfant. Je tiens ce discours radical, violent, téméraire parce que j'ai derrière moi une expérience de clinicien, des centaines et des centaines de cas où j'ai pu constater que, dès lors qu'on restaure la dualité père/mère, pouvoir/puissance, on sort l'enfant de ces états de souffrance.

Qui était votre mère ?

Une femme fantastique, extraordinaire. Je lui consacrerai un jour un livre.

Comment vous a-t-elle élevé ?

Oh ! Ma mère a été veuve à 34 ans. Elle était enceinte de sept mois, elle m'attendait, j'étais son dixième enfant. Je suis un fils posthume. Je ne pense cependant pas que quelqu'un ait eu dans l'existence plus de père que moi.

Comment existait-il, votre père mort ?

Il était là tout le temps. Non pas parce que ma mère n'arrêtait pas d'en parler. C'était son attitude, tout ce qui la gardait à l'abri du désir de flatter ou de combler. Bien que très tendre, elle était avare de louanges et elle ne cessait pas de rappeler chacun à ses devoirs avant de lui reconnaître le moindre droit. Elle n'a jamais fait d'aucun de nous, ni même de nous tous, sa raison de vivre. Tout le contraire de ce qui se passe aujourd'hui ■

On investit désormais le seul plaisir et, avec lui, l'instant et le court terme. On vit dans les dimensions féminines du temps.